

JAMES S. A. COREY

La Guerre de Caliban

THE EXPANSE 2

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

Pour Bester et Clarke, qui nous ont menés ici.

PROLOGUE

MEI

— Mei ? dit Miss Carrie. Laisse ta peinture, tu veux bien ? Ta mère est là.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre ce que disait le professeur, non parce qu'elle ne connaissait pas les mots – elle avait quatre ans, maintenant, elle n'était plus un bébé – mais parce qu'ils ne correspondaient pas au monde tel qu'elle le connaissait. Sa mère ne pouvait pas venir la chercher. Maman avait quitté Ganymède pour aller vivre sur la station Cérés parce que, comme son papa le lui avait expliqué, elle avait besoin d'un peu de temps-de-maman-toute-seule. Puis le cœur de Mei s'emballa quand elle songea *Elle est revenue*.

— Maman ?

D'où elle était assise, devant son chevalet de taille réduite, le genou de Miss Carrie lui occultait la vue de la porte donnant sur le vestiaire.

Ses mains étaient poissées de peinture à étaler avec les doigts, du rouge, du bleu et du vert qui dessinaient des courbes sur ses paumes. Elle se pencha en avant et voulut agripper la jambe de l'adulte, autant pour la déplacer que pour s'aider à se mettre debout.

— Mei ! s'écria Miss Carrie.

La fillette contempla les deux traînées de peinture sur le pantalon de sa maîtresse et nota la colère contrôlée qu'exprimait le large visage maintenant assombri.

— Je m'excuse, miss Carrie.

— Ce n'est pas grave, affirma l'adulte d'une voix tendue qui signifiait le contraire, mais aussi que l'enfant ne serait pas punie.

Sois gentille, va te laver les mains, et puis tu reviendras ranger ton matériel de peinture. Je m'occupe de la toile. Je la donnerai à ta mère. C'est un petit chien ?

— C'est un monstre de l'espace.

— Alors c'est un très joli monstre de l'espace. Allez, va te laver les mains, s'il te plaît, ma chérie.

Mei hocha la tête, tourna les talons et trotтина vers la salle de bains, les pans de sa blouse se gonflant autour d'elle comme un chiffon agité par un conduit d'aération.

— Et ne touche pas le mur !

— Je suis désolée, miss Carrie.

— Ce n'est pas grave. Tu nettoieras après.

Elle ouvrit le robinet en grand et les couleurs s'enfuirent de sa peau en tourbillons. Ensuite, elle prit grand soin de s'essuyer les mains, sans toutefois se soucier si elle répandait ou pas de l'eau au sol. La pesanteur lui parut avoir changé et l'attirer vers la porte et le vestibule au lieu de la maintenir au sol. Les autres enfants la regardèrent, excités parce qu'elle l'était elle-même, pendant qu'elle effaçait à peu près les traces de doigts sur le mur, puis rangeait les pots de peinture dans leur boîte, et celle-ci sur son étagère. Elle fit passer la blouse par-dessus sa tête sans attendre l'aide de Miss Carrie et fourra le vêtement dans le recycleur.

Dans le vestibule, la maîtresse avait été rejointe par deux autres grandes personnes, et aucune d'elles n'était sa maman. La femme inconnue de Mei tenait délicatement dans une main son dessin de monstre de l'espace, un sourire poli aux lèvres. L'autre était le Dr Strickland.

— Non, elle est allée aux toilettes d'elle-même, disait Miss Carrie. Il y a encore de petits accidents de temps à autre, bien sûr.

— Bien sûr, approuva la femme.

— Mei ! s'exclama le Dr Strickland, et il se pencha de façon à être à peine plus grand qu'elle. Comment va ma petite fille préférée ?

— Elle est où... commença-t-elle.

Avant qu'elle ait pu préciser *ma maman*, le docteur l'avait soulevée du sol et prise dans ses bras. Il était plus grand et fort que papa, et il sentait quelque chose qui ressemblait au sel. Il

la renversa légèrement en arrière, lui chatouilla les côtes, et elle rit si fort qu'elle ne pouvait plus parler.

— Merci du fond du cœur, dit la femme.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, répondit Miss Carrie en lui serrant la main. C'est vraiment une joie d'avoir Mei dans la classe.

Le Dr Strickland continua de chatouiller l'enfant jusqu'à ce que la porte ait achevé son cycle de fermeture derrière eux. Alors seulement, Mei retrouva son souffle :

— Elle est où, maman ?

— Elle nous attend, dit le médecin. Nous t'aménons à elle tout de suite.



Les couloirs les plus récents de Ganymède étaient spacieux, leur décoration luxuriante, et les recycleurs d'atmosphère fonctionnaient au ralenti. Les feuilles aussi effilées que des couteaux de palmiers arecas débordaient de dizaines de bacs hydroponiques. Les larges feuilles striées vert-jaune des lierres du diable s'écoulaient sur les murs, tandis que celles d'un vert plus cru de la sansevière jaillissaient derrière les autres plantes. L'éclairage LED à spectre intégral répandait une lumière d'un blanc doré. Papa disait que c'était exactement la même lumière que celle du soleil sur la Terre, et Mei s'imaginait cette planète comme un énorme réseau très compliqué de plantes et de couloirs avec des bandes de soleil courant sur le plafond d'un bleu ciel franc, et elle croyait fermement qu'en grim pant au sommet des murs vous pouviez arriver n'importe où.

Elle posa la tête sur l'épaule du Dr Strickland, regarda derrière lui et se mit à nommer chaque plante qu'elle voyait à mesure qu'ils avançaient. *Sansevieria trifasciata*. *Epipremnum aureum*. Trouver l'appellation exacte faisait toujours sourire papa. Quand elle s'adonnait seule à cet exercice, cela l'emplissait physiquement d'une sensation de calme.

— D'autres ? demanda la femme.

Elle était jolie, mais l'enfant n'aimait pas sa voix.

— Non, répondit le docteur. Mei est la dernière.

— *Chrysalidocarpus lutescens*, cita la petite.

— Très bien, dit la dame inconnue et, un ton plus bas : Très bien.

À mesure qu'ils se rapprochaient de la surface, les couloirs devenaient étroits. Les plus anciens paraissaient très sales alors même qu'il n'y avait pas de saleté réelle. Ils étaient plus fréquentés, tout simplement. Les logements et les labos près de la surface étaient l'endroit où les grands-parents de Mei avaient vécu quand ils étaient arrivés sur Ganymède. À l'époque, il n'y avait rien eu de plus profond. Ici l'air avait une drôle d'odeur, et les recycleurs tournaient continuellement, en ronronnant et en vibrant.

Les adultes ne se parlaient pas, mais de temps à autre le Dr Strickland se souvenait que Mei était présente, et il l'interrogeait sur divers sujets : quelle était sa série de dessins animés préférée parmi celles que la station diffusait ? Qu'avait-elle mangé à déjeuner ? L'enfant s'attendait à ce qu'il pose les autres questions, celles qui venaient toujours ensuite, et elle avait les réponses prêtes.

Est-ce que tu as la gorge qui te gratte ? Non.

Est-ce que tu t'es réveillée en sueur ? Non.

Est-ce qu'il y avait du sang dans tes popos cette semaine ? Non.

Est-ce que tu as bien pris tes médicaments les deux fois, chaque jour ? Oui.

Mais cette fois il n'en posa aucune. Les couloirs qui descendaient devenaient plus anciens et plus étroits, au point que la femme dut marcher derrière eux afin que les personnes qu'ils croisaient puissent passer. L'inconnue tenait toujours la peinture de Mei dans sa main, roulée en tube pour que le papier ne se froisse pas.

Le Dr Strickland s'arrêta devant une porte sans aucune indication écrite, fit passer en douceur Mei sur son autre hanche et sortit un terminal de la poche de son pantalon. Il enclencha un programme que la gamine n'avait encore jamais vu, et le panneau effectua le cycle d'ouverture, ses joints produisant un bruit sec comme dans les vieux films. Le couloir dans lequel ils pénétrèrent était encombré de bric-à-brac et de vieilles boîtes en métal.

— Ce n'est pas l'hôpital, remarqua l'enfant.

— C'est un hôpital spécial, répondit-il. Je crois que tu n'es jamais venue ici, n'est-ce pas ?

Pour elle, l'endroit ne ressemblait pas du tout à un couloir d'hôpital, mais plutôt à un de ces tunnels abandonnés dont papa parlait parfois. Des vestiges de la construction initiale de Gany-mède que personne n'utilisait plus, à part pour y entreposer des rebuts. Celui-là se terminait par une sorte de sas, cependant, et quand ils l'eurent franchi l'environnement correspondait un peu plus à celui d'un hôpital. Les lieux étaient plus propres, en tout cas, et il y planait une odeur d'ozone comme dans les modules de décontamination.

— Mei ! Salut, Mei !

C'était Sandro, un des grands. Il avait presque cinq ans. La fillette lui adressa un petit signe de la main quand le Dr Strickland passa à côté de lui, et elle se sentit mieux de savoir que les garçons étaient là aussi. Cela voulait sans doute dire que tout allait bien, même si la femme avec le docteur n'était pas sa maman. Ce qui lui rappela...

— Elle est où, ma maman ?

— Nous allons la voir dans quelques minutes, affirma le Dr Strickland. Il y a juste deux ou trois petites choses à faire avant.

— Non, dit Mei. Je ne veux pas.

Il la transporta dans une pièce qui ressemblait un peu à une salle d'examen, sauf qu'il n'y avait pas de lions de dessins animés décorant les murs, et que les tables n'étaient pas en forme d'hippopotames souriants. Il la souleva et l'assit sur un plan d'examen en acier, avant de lui ébouriffer gentiment les cheveux. Elle croisa les bras et fit la moue.

— Je veux ma maman, dit-elle sur le même ton grognon et impatient qu'aurait eu papa.

— Eh bien, tu vas juste attendre un petit peu ici, et je vais voir ce que je peux faire pour ça, répondit le Dr Strickland en souriant. Umea ?

— Je pense que nous pouvons y aller. Il faut vérifier avec les ops, charger, et c'est bon.

— Je vais le leur dire. Restez ici.

La femme acquiesça et le médecin ressortit de la pièce. L'inconnue baissa sur l'enfant un visage qui ne souriait pas du tout. Mei décida qu'elle ne lui plaisait pas du tout.

— Je veux ma peinture. Elle est pas pour toi. Elle est pour ma maman.

L'adulte regarda le tube de papier dans sa main, comme si elle en avait oublié l'existence. Elle le déroula.

— C'est le monstre de l'espace pour ma maman, expliqua Mei.

Cette fois, la femme sourit. Elle tendit la peinture et la gamine la lui prit d'un geste vif. Elle froissa un peu le papier dans le mouvement, mais cela n'avait pas d'importance. Elle croisa les bras de nouveau et prit un air buté.

— Tu aimes les monstres de l'espace, ma petite ? demanda la dame.

— Je veux ma maman.

La femme se rapprocha. Elle sentait les fleurs factices et elle avait les doigts osseux. Elle souleva Mei de la table et la déposa au sol.

— Viens, petite, je vais te montrer quelque chose.

Elle s'éloigna, et l'enfant marqua un temps d'hésitation. Elle n'aimait pas cette personne, mais elle aimait encore moins se retrouver seule. Elle suivit donc. L'inconnue parcourut un couloir assez court, composa un code sur le clavier encastré commandant une grosse porte métallique pareille à celle des anciens sas et la franchit quand celle-ci s'ouvrit. Mei fit de même. Il faisait froid dans la pièce où elles entrèrent. Il n'y avait pas de table d'examen, seulement une énorme boîte en verre comme celle où ils mettaient les poissons, à l'aquarium, à cette différence que l'intérieur n'était pas empli d'eau et que la créature assise derrière la vitre n'était pas un poisson. D'un geste la femme invita l'enfant à s'approcher, et quand Mei obéit l'adulte frappa sèchement de l'index replié contre la paroi de verre.

La chose à l'intérieur releva la tête en entendant le son. C'était un homme, mais il était nu et sa peau ne ressemblait pas à de la peau. Ses yeux brillaient d'un éclat bleuté, comme si un feu brûlait dans sa tête. Et quelque chose n'allait pas avec ses mains.

Il tendit les bras vers la vitre, et Mei se mit à hurler.

BOBBIE

— Snoopy est encore de corvée, dit le soldat Hillman. M'est avis que son galonné l'a dans le nez.

Le sergent canonnier Roberta Draper, du Corps des Marines de Mars, accentua le grossissement de l'affichage tête haute incorporé à la visière de son casque et regarda dans la direction qu'indiquait Hillman. À deux mille cinq cents mètres de là, une section de Marines des Nations unies parcourait d'un pas lourd le pourtour de son avant-poste, et leurs silhouettes se découpaient sur la lumière dégagée par la serre géante qu'ils gardaient, un dôme quasiment identique à celui que sa propre section surveillait actuellement.

Un des quatre Marines NU arborait sur les côtés de son casque des traînées sombres qui ressemblaient à des oreilles de beagle.

— Ouaip, c'est bien Snoopy, approuva Bobbie. Il est de chaque patrouille depuis ce matin. Je me demande ce qu'il a fait pour mériter ça.

La surveillance des serres sur Ganymède vous poussait à trouver n'importe quoi pour vous occuper l'esprit. Y compris à spéculer sur la vie des gars de l'autre camp.

L'autre camp. Dix-huit mois plus tôt, il n'y avait pas de camps. Les planètes intérieures ne formaient qu'une seule grande famille heureuse, avec juste quelques petits problèmes épisodiques. Puis Éros et, maintenant, les deux superpuissances avaient divisé entre elles le système solaire, et la seule lune qu'aucun camp ne voulait abandonner à l'autre était Ganymède, le grenier à blé du système jovien.

Étant l'unique satellite pourvu d'une magnétosphère, elle constituait le seul endroit où les cultures sous serre avaient une chance dans la ceinture de radiations intenses entourant Jupiter, et même ainsi les dômes et les habitats devaient être munis d'écrans afin de protéger les civils des huit rems par jour qui émanaient de la planète et venaient balayer la surface de sa lune.

La tenue renforcée spéciale de Bobbie avait été conçue pour permettre à un soldat de traverser à pied le cratère d'une bombe nucléaire quelques minutes après l'explosion. Elle était aussi très utile pour éviter que Jupiter ne grille les Marines de Mars.

Derrière les soldats martiens en patrouille, leur dôme luisait dans un puits de lumière pâle, celle du soleil capturé par les énormes miroirs orbitaux. Même avec ce dispositif, la plupart des plants terrestres auraient dépéri par manque de lumière naturelle. Seule la version largement modifiée de ces cultures que les scientifiques de Ganymède produisaient en quantités industrielles conservait un espoir de survie dans le maigre ruisseau de lumière que procuraient les miroirs.

— Le soleil va bientôt se coucher, dit Bobbie sans quitter des yeux les Marines de la Terre au-dehors de leur petit poste de garde, consciente qu'ils l'observaient eux aussi.

En plus de Snoopy, elle reconnut celui qu'ils avaient baptisé Courtaud parce qu'il ne devait pas mesurer beaucoup plus d'un mètre vingt-cinq. Roberta se demandait quels surnoms les autres leur avaient trouvés. Peut-être la Grande Rouge, puisqu'elle avait conservé sa tenue de camouflage adaptée à Mars. Son affectation sur Ganymède était trop récente pour que ses vêtements renforcés se soient déjà teints de gris et de blanc.

En cinq minutes, les miroirs orbitaux cessèrent un à un de réfléchir la lumière, à mesure que Ganymède glissait derrière Jupiter pour quelques heures. Le halo émanant de la serre derrière elle vira au bleu actinique lorsque l'éclairage artificiel prit le relais. Bien que la luminosité générale n'en soit réduite que légèrement, les ombres se modifièrent de façon étrange et subtile. Dans le ciel, le soleil — qui n'était même pas un disque à cette distance, mais plutôt une des étoiles les plus brillantes — lança un éclair avant de disparaître derrière le halo de Jupiter, et pendant un moment le système annelé de la planète fut tout juste visible.

— Ils rentrent, commenta le caporal Travis. Snoopy ferme la marche. Le pauvre. On peut y aller, nous aussi ?

Bobbie scruta le paysage morne et glacé. Malgré sa combinaison super-isolante, il lui semblait ressentir le froid intense ambiant.

— Non.

Toute la section ronchonna bruyamment mais se mit en ligne derrière elle pour contourner le dôme d'un pas lent dans la gravité restreinte. En plus d'Hillman et Travis, on lui avait adjoint un bleu nommé Gourab pour cette patrouille. Et bien qu'il ne soit dans les Marines que depuis une minute et demie ou à peu près, il grommela aussi fort que les deux autres avec son accent traînant de Mariner Valley.

Elle ne pouvait pas leur en vouloir. C'était une mission de routine. Quelque chose pour occuper les soldats martiens cantonnés sur Ganymède. Si la Terre décidait qu'elle voulait s'approprier ce satellite, quatre troupes surveillant une serre ne l'en empêcheraient pas. Avec les dizaines de vaisseaux martiens et terriens stationnés en orbite dans un face-à-face tendu, que les hostilités éclatent et les rampants ne s'en rendraient sans doute compte que lorsque les bombardements de surface commenceraient.

Sur la gauche de Roberta, le dôme s'élevait sur presque cinq cents mètres au sommet de sa coupole : les panneaux vitrés triangulaires séparés par un bâti couleur cuivre brillant transformaient toute la structure en une cage de Faraday géante. Bobbie n'était jamais entrée sous une de ces structures. Elle avait été expédiée de Mars dans le cadre d'un renforcement des effectifs stationnés sur les planètes extérieures, et elle enchaînait les patrouilles de surface depuis le premier jour. Pour elle, Ganymède se résumait à un spatioport, une base temporaire de Marines et l'avant-poste encore plus petit qui lui servait actuellement de domicile.

Pendant qu'ils longeaient sans hâte le dôme, Bobbie fouilla du regard le paysage banal qui l'entourait. Cette lune n'évoluait pas beaucoup, à part en cas d'événement catastrophique. Sa surface était surtout composée de roches siliceuses et d'eau gelée à quelques degrés de plus que la température de l'espace.

Le taux d'oxygène dans l'atmosphère était tellement réduit qu'il équivalait à celui du vide industriel. Ce satellite ne connaissait ni érosion ni intempéries. Il ne changeait que quand des météorites s'y écrasaient, ou lorsque l'eau chaude venue de son noyau crevait la surface pour créer des lacs éphémères. Aucun de ces phénomènes ne se produisait très souvent. Sur Mars, la planète natale de la Marine, le vent et la poussière modifiaient continuellement l'environnement immédiat. Ici, elle marchait dans ses propres empreintes laissées la veille, l'avant-veille et le jour d'avant. Et si elle ne revenait jamais, ces traces de pas lui survivraient. En son for intérieur, elle trouvait la chose assez dérangeante.

Un couinement rythmique se mêla progressivement aux chuintements presque imperceptibles et aux chocs assourdis émis par sa tenue durant la marche. En règle générale, elle réduisait son affichage tête haute au minimum. Il détaillait tant d'informations qu'un Marine savait tout sauf ce qu'il avait réellement devant lui. Elle le sollicita par des clignements de paupières et des mouvements oculaires, pour faire apparaître l'écran de diagnostic de sa tenue. Un indicateur jaune la prévit d'un niveau bas de fluide hydraulique dans la région de l'actionneur de son genou gauche. Il devait y avoir une fuite quelque part, mais microscopique puisque les systèmes ne parvenaient pas à la localiser précisément.

— Eh, les gars, attendez une minute, dit-elle. Hilly, tu as du rab de fluide hydraulique dans ton paquetage ?

— Ouaip, fit l'autre qui ôtait déjà son sac à dos.

Pendant qu'il s'accroupissait en face d'elle et s'occupait du problème, Gourab et Travis se lancèrent dans une discussion animée ayant apparemment le sport pour sujet. Bobbie coupa le son.

— Cette tenue est vieillotte, remarqua Hillman. Vous devriez vraiment la faire optimiser. Ce genre de pépin va vous arriver de plus en plus souvent, vous savez.

— Ouais, je devrais, reconnut-elle.

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Bobbie ne faisait pas la taille appropriée pour les combinaisons standard, et pour le coup les Marines lui imposaient un véritable parcours du

combattant dès qu'elle demandait une tenue sur mesure. Avec ses deux mètres et quelque, elle était juste au-dessus de la taille moyenne d'un Martien, mais grâce à son ascendance polynésienne elle dépassait les cent kilos à un g. Un corps sans une once de graisse, avec une musculature qui lui semblait gagner en volume chaque fois qu'elle passait à la salle pour s'entraîner. Et en sa qualité de Marine, elle s'entraînait tout le temps.

La tenue qu'elle portait aujourd'hui était la première à lui aller vraiment bien, en douze années de service actif. Et malgré l'usure qui commençait à se faire sentir, Bobbie préférait se débrouiller pour qu'elle continue à être fonctionnelle plutôt que se mettre à genoux pour en obtenir une neuve.

Hillman rangeait ses outils quand la radio de Roberta se manifesta par un crachotement :

— Avant-poste 4 à Bâtonnet. À vous, Bâtonnet.

— Bien reçu, 4, répondit Bobbie. Ici Bâtonnet 1. J'écoute.

— Bâtonnet 1, vous en êtes où ? Vous avez une demi-heure de retard et c'est la merde, ici.

— Désolé, 4, problème matériel, répondit Roberta en se demandant quel genre de merde pouvait bien arriver, mais pas au point de le demander sur une fréquence ouverte.

— Retournez immédiatement à votre avant-poste. On constate des tirs en provenance de celui des Nations unies. On va verrouiller notre position.

Il fallut un instant à Bobbie pour saisir la teneur exacte du message. Ses hommes la regardaient fixement, avec une expression oscillant entre la perplexité et la peur.

— Euh, les types de la Terre vous canardent ? demanda-t-elle enfin.

— Pas encore, mais ils tirent. Rapatriez vos fesses.

Hillman se remit debout. Bobbie fléchit le genou une fois et son écran de diagnostic afficha les données en vert. Elle remercia Hilly d'un petit hochement de tête, puis déclara :

— Retour au bercail, pas redoublé. On y va.



Bobbie et sa section étaient encore à un demi-kilomètre de l'avant-poste quand l'alerte générale fut déclenchée. L'affichage

tête haute de sa tenue se régla de lui-même en mode combat. Les senseurs se mirent à traquer toute présence hostile et se connectèrent à un des satellites afin de bénéficier d'une vue aérienne de la zone. Elle sentit le dé clic annonçant la mise en fonction de l'arme encastrée dans l'avant-bras droit de sa combinaison.

Un millier d'alarmes auraient résonné si un pilonnage orbital avait débuté, mais elle ne put s'empêcher de lever les yeux vers le ciel. Aucun éclair, pas la moindre traînée trahissant la progression d'un missile. Rien que la masse énorme de Jupiter.

Elle s'élança vers l'avant-poste à longues enjambées bondissantes. Une personne entraînée à utiliser l'optimisation de la force physique générée par la combinaison couplée à la pesanteur réduite pouvait couvrir rapidement une distance considérable. Leur avant-poste apparut dans leur trajectoire courbe après une poignée de secondes seulement, et il ne leur en fallut que quelques-unes de plus pour découvrir ce qui avait provoqué l'alerte générale.

Les Marines des Nations unies fonçaient vers leur position. La guerre froide longue d'une année se réchauffait brusquement. Quelque part, malgré la maîtrise mentale dont l'armaient la discipline et l'entraînement, elle en fut surprise. Elle n'avait pas réellement cru que ce jour arriverait.

Le reste de sa section était sorti de l'avant-poste et s'était déployé pour former une ligne de feu en regard de la position des Nations unies. Quelqu'un avait conduit le *Yojimbo* sur ce front improvisé, et l'appareil de combat haut de quatre mètres écrasait les autres Marines de sa masse. Pareil à un géant sans tête dans une armure surpuissante, il tournait lentement son canon impressionnant vers l'adversaire. Les soldats des Nations unies couraient comme des fous pour parcourir les deux mille cinq cents mètres séparant les deux postes.

Pourquoi personne ne parle ? s'étonna-t-elle devant le mutisme étrange qui régnait parmi ses hommes.

Et soudain, alors qu'elle et ses trois équipiers rejoignaient les autres, sa combinaison hulula un signal sonore d'alerte. L'affichage tête haute disparut comme elle perdait le contact avec le satellite. Les témoins lumineux vitaux et d'équipement de chacun de ses hommes s'éteignirent quand la connexion à

leur combinaison fut interrompue. Le léger crachotement des parasites sur le canal commun s'évanouit, laissant place à un silence troublant.

Par gestes, elle disposa ses trois hommes sur le flanc droit, puis elle remonta la ligne vers le lieutenant Givens, son supérieur. Elle le repéra au milieu de la ligne, directement sous le *Yojimbo*. Elle courut jusqu'à lui et cogna son casque contre le sien.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, mon lieutenant ? cria-t-elle.

Il lui lança un regard irrité et répondit sur le même ton :

— Comment voulez-vous que je le sache ? On ne peut pas leur dire de reculer à cause des comms qui sont HS, et ils ignorent nos avertissements visuels. Avant la coupure radio, j'ai reçu l'autorisation de tir s'ils approchent à moins d'un demi-kilomètre.

Bobbie aurait eu quelques centaines d'autres questions à poser, mais les troupes des Nations unies allaient dépasser la borne des cinq cents mètres d'ici quelques secondes. Elle fit donc demi-tour et rejoignit ses hommes au pas de course, pour sécuriser le flanc droit. En chemin, les systèmes encore actifs de sa combinaison relevèrent sept cibles, soit moins d'un tiers des soldats cantonnés à l'avant-poste des Nations unies.

Tout ça n'a aucun sens.

Elle régla ses traceurs pour définir une ligne sur l'affichage tête haute à partir de la marque des cinq cents mètres. Elle n'indiqua pas à ses hommes que c'était la limite de tir. Inutile : ils ouvriraient le feu dès qu'elle le ferait, sans qu'elle ait à leur dire pourquoi.

Les soldats des Nations unies franchirent la borne des cinq cents mètres, toujours sans faire usage de leurs armes. Ils arrivaient en formation désunie, six d'entre eux formant une ligne imparfaite, le septième soixante-dix mètres derrière. Son affichage tête haute sélectionna automatiquement la cible la plus proche, l'homme qui courait à l'extrême gauche. Mais quelque chose lui fit modifier ce choix par défaut. Elle fixa sa mire sur l'homme qui arrivait en dernier et effectua un agrandissement.

La petite silhouette grossit instantanément dans le réticule de visée. Elle sentit un frisson lui parcourir l'échine et magnifia la définition.

Ce qui poursuivait les Marines des Nations unies ne portait pas de tenue environnementale. Pas plus que ce n'était à proprement parler humain. Sa peau était recouverte de plaques chitineuses pareilles à de grandes écailles. Sa tête était une horreur massive, au moins deux fois trop large pour le reste du corps, et constellée de protubérances étranges.

Mais le plus singulier, c'étaient ses mains : beaucoup trop grandes et trop longues, elles semblaient issues d'un cauchemar enfantin. Les mains du troll sous le lit, ou celles de la sorcière qui se glisse par la fenêtre. Les doigts possédés d'une énergie désordonnée se courbaient et se refermaient sans cesse sur le vide.

Les forces de la Terre n'attaquaient pas. Elles battaient en retraite.

— Visez la chose qui les poursuit, cria Bobbie, à personne en particulier.

Avant que les soldats franchissent la limite des cinq cents mètres et provoquent le tir des Martiens, la créature les rattrapa.

— Oh, merde, murmura Bobbie. *Merde...*

Les deux mains de la chose saisirent un Marine des Nations unies et le déchirèrent en deux comme s'il avait été en papier. La combinaison en titane et céramique tressés céda aussi facilement que les chairs sous elle, aspergeant la neige de morceaux de technologie et de viscères humains gluants. Les cinq soldats survivants coururent de plus belle, mais le monstre qui les poursuivait ralentit à peine en tuant.

— Butez-le-butez-le-butez-le ! s'écria Bobbie en pressant la détente.

Son entraînement et la technologie équipant sa tenue de combat faisaient d'elle une machine à tuer d'une efficacité redoutable. Dès qu'elle actionna l'arme incorporée à la manche droite de sa combinaison, un torrent de projectiles perforants de deux millimètres fusa vers la créature à plus de mille mètres-seconde. L'ennemi offrait une cible de taille humanoïde qui se déplaçait en ligne droite. L'ordinateur de ciblage pouvait calculer les corrections balistiques qui permettaient de toucher à tous les coups un objet de la taille d'une balle de tennis lancée à une vitesse supersonique. Chaque balle qu'elle tira atteignit l'objectif.

En pure perte.

Les projectiles traversèrent la chose, certainement sans décélérer de façon notable. De chaque blessure de sortie jaillit un jet de filaments noirs qui retombèrent sur la neige, et non du sang. C'était comme tirer dans l'eau. Les plaies se refermaient presque plus vite qu'elles n'étaient créées. Le seul indice prouvant que la créature avait été touchée se limitait à la traînée de fibres noires dans son sillage.

Puis elle rattrapa un deuxième Marine des Nations unies. Au lieu de le déshiqueter comme le précédent, elle le fit tourner au bout d'un bras et projeta le Terrien – dont le poids total devait avoisiner les cinq cents kilos – vers Bobbie. L'AT-H du sergent suivit la courbe ample décrite dans l'air par le soldat et l'informa que le monstre n'avait pas lancé l'homme *vers* elle mais *sur* elle. Selon une trajectoire très raccourcie. C'est-à-dire très rapide.

Elle plonge de côté aussi vite que l'y autorisait sa combinaison. Le Marine désarmé percuta de plein fouet Hillman qui se tenait à côté d'elle et l'élan les fit ricocher tous deux en arrière et à plusieurs reprises sur le sol glacé, avec une violence mortelle.

Le temps qu'elle reporte son attention sur le monstre, il avait tué deux autres fuyards.

Tous les soldats martiens ouvrirent le feu sur lui, y compris le canon du *Yojimbo*. Les deux derniers Marines terriens bifurquèrent dans des directions opposées afin d'offrir à leurs homologues martiens une ligne de tir dégagée. La créature fut touchée des centaines, des milliers de fois. Elle effaçait ses blessures sans ralentir, ce qu'elle fit à peine quand le canon du *Yojimbo* tonna.

Bobbie s'était relevée, et elle se joignit au barrage de feu, mais cela ne fit aucune différence. La chose enfonça la ligne de défense martienne, tuant deux Marines plus vite que l'œil pouvait l'enregistrer. Le *Yojimbo* glissa de côté, beaucoup plus manœuvrable que ne le laissait supposer sa taille. Bobbie songea que ce devait être Sa'id aux commandes. Il se vantait de pouvoir faire danser le tango à l'énorme engin quand il le voulait. Cela ne fit pas la moindre différence non plus. Avant même

qu'il réussisse à orienter le canon pour un tir à bout portant, la créature se précipita sur lui par le côté, agrippa l'écoutille du poste de pilotage et l'arracha de son cadre. Sa'id fut extirpé de son siège malgré le harnais de sécurité et propulsé à soixante mètres de hauteur.

Les autres Marines avaient commencé à se replier en tirant. Sans radio, il n'y avait aucun moyen de coordonner la retraite. Bobbie se retrouva à courir vers le dôme avec les autres. La petite partie de son esprit qui ne cédait pas à la panique savait que le dôme de verre et de métal n'offrirait pas une protection suffisante contre une monstruosité capable de déchirer en deux un homme en combinaison de combat ou de mettre en pièces un robot de neuf tonnes. Cette partie de son cerveau prit conscience de la futilité qu'il y avait à tenter de contrôler sa terreur.

Le temps qu'elle repère la porte d'accès à la serre, il ne restait plus qu'un Marine avec elle. Gourab. De près, elle distinguait son visage à travers le verre blindé de sa visière. Il lui criait quelque chose qu'elle ne pouvait pas entendre. Elle voulut coller son casque contre le sien mais il la repoussa si brutalement qu'elle bascula en arrière et s'étala sur le dos dans la neige. Il martelait le pavé numérique de contrôle du panneau avec son poing ganté de métal, dans l'espoir de l'ouvrir de force, quand la créature surgit et le dépouilla de son casque en une fraction de seconde, d'un geste presque nonchalant. Gourab resta un instant abasourdi, le visage exposé au vide, la bouche tordue sur un cri muet et les paupières clignant follement. Puis la chose le décapita aussi aisément qu'elle lui avait ôté le casque.

Elle se tourna et regarda Bobbie toujours étendue au sol.

D'aussi près, la Marine vit que la chose avait les yeux bleus. Un bleu vif, électrique. Ils étaient très beaux. Elle releva son arme et pressa à demi la détente avant de se souvenir qu'elle n'avait plus de munitions depuis longtemps. La créature considéra le dispositif incorporé à la manche de la combinaison avec ce que la Martienne aurait juré être de la curiosité, puis elle plongea le regard dans le sien et inclina la tête de côté.

Nous y voilà, songea-t-elle. C'est comme ça que je finis, et je ne saurais jamais qui a fait ça, ni pourquoi. Mourir, elle pouvait

s'en accommoder. Mais mourir sans aucune réponse à ses interrogations, voilà qui lui paraissait terriblement injuste.

Le monstre avança d'un pas vers elle, s'arrêta et frissonna longuement. Une nouvelle paire de membres jaillit de son torse et se contorsionna dans l'air comme deux tentacules. Sa tête déjà grotesque sembla enfler subitement. Les prunelles bleues brillèrent d'un éclat aussi intense que l'éclairage à l'intérieur des dômes.

La chose explosa dans une boule de feu qui repoussa violemment Bobbie sur la glace. Elle heurta une saillie de neige compacte avec assez de force pour que la couche de gel anti-choc dans sa combinaison se solidifie et la fige sur place.

Elle gisait sur le dos et glissait vers l'inconscience. Au-dessus d'elle, le ciel nocturne s'illumina d'éclairs lumineux. Les vaisseaux en orbite, qui se prenaient mutuellement pour cible.

Cessez le feu, pensa-t-elle avant de plonger dans les ténèbres. Ils fuyaient. *Cessez le feu*. Sa radio était toujours hors service, les systèmes de sa tenue inopérants. Elle ne pouvait dire à personne que les Marines des Nations unies ne les avaient pas attaqués.

Ni que quelque chose d'autre l'avait fait.